

Le pays grotesque

Latifa Laâbissi taille une ligne de déchirure entre corps social et corps du sujet. De façon ahurissante et réjouissante, cette pièce ébranle alors les corps constitués du discours.

Toutes populations et tous milieux confondus, le pays tout entier devrait voir Self portrait camouflé ; toutes affaires cessantes. Pourtant, jusqu'à ce jour, très peu de programmeurs ont désiré – eu le courage de ? – montrer ce solo de Latifa Laâbissi. Ne recèle-t-il pas quelque chose de désolant, d'agaçant, d'affolant, qui en fait une joyeuse et redoutable bombe à retardement, très savamment remontée, laissée au bord d'un système satisfait de la production spectaculaire à la française ? Combien la scène chorégraphique n'a-t-elle investi la nudité sur scène au cours des dernières années. Pourtant, déposé sur le gigantesque déambulatoire d'exposition, étincelant, réfléchissant, conçu par la scénographe Nadia Lauro, bombardé par un mur de lumières virulentes, le nu de Latifa Laâbissi recouvre un potentiel implacablement perturbateur.

Dans son exposition radicale, couronné par le panache dérisoire d'une coiffe de chef indien, ce nu semble brandir la faille d'un sexe, au centre disputé d'un corps grimaçant. Ecartelé aux limites d'un arc cataleptique, saisi dans de stupéfiantes contorsions immobilisées, disputé sur des plans contradictoires, tordu par ses articulations contrariées, comme révolté, renversé, écarquillé, ce corps s'ébroue dans un interminable hoquet retenu de tensions, de convulsions, d'extensions. C'est un corps grotesque, ricanant de postures impossibles, sous l'assaut manifeste des refoûlés.

Cette exposition a quelque chose d'effarant. De stimulant à la fois. Ce n'est pas pour rien que Latifa Laâbissi s'est passionnée pour une relecture physique des danses de Valeska Gert. Sur les scènes du cabaret allemand des années 30, les rébellions corporelles de cette danseuse sorcière avaient tenu tête jusqu'au dernier moment face à la catastrophe.

Dans Self portrait camouflé, la construction aberrante de ce corps impossible, hors règles – dont celles du bon goût chorégraphique intello à la française – s'effectue tout d'abord dans un silence obstiné. Elle est également trouée de cinglants passages au noir. Ce sont là autant de béances, qui renversent vers le spectateur la projection de ses images. Y aurait-il un supplément de nudité, dans le dé-voilement intégral de son corps sur scène par une femme d'origine musulmane ? Latifa Laâbissi peut-elle être une danseuse contemporaine parmi d'autres ? Puis cette construction s'étrangle sur un discours désormais inaudible, réduit à des rictus, tel qu'il s'en prononce à la tribune atone des bonnes consciences.

Car c'est un autre discours, sans doute plus simple, comme bêtement vrai, qu'il faudrait vouloir entendre ; à quoi Latifa Laâbissi donne alors voix. Dans ce discours, prononcé dans la parodie d'un sabir de femme de ménage maghrébine – ce qu'on ne veut pas habituellement écouter –, dans ce discours on appelle un pauvre un pauvre. Voilà. On se souvient de ces slogans qui clamaient que ce n'est pas les immigrés qu'il faut chasser, mais la misère qu'il faut éliminer. Pour faire renaître ce discours depuis l'obscurité où l'ont relégué les phobies de crise, recouvert des images de l'immigré, du délinquant, de l'islamiste, l'artiste impose et enfonce son corps insolent dans les failles et les trous des corps constitués du discours. Puis elle finit en orchestrant la pitoyable cacophonie du babil politicien (mémorable scène satirique).

Reste à percer cette couche de surdité, d'aveuglement, qui débouche, dans la France de 2007, sur un dangereux épuisement des illusions universalistes, comme sur un inquiétant emballement communautariste. Le geste audacieux de Latifa Laâbissi donne à appréhender cette couche comme le résidu du jeu de masques des représentations coloniales. Arabe en France, elle en déchire rageusement les voiles, dans une nudité incontournable, qu'un bout d'écharpe tricolore ne peut plus suffire à cacher. Et que la mémoire de quelques pas classiques ne saurait discipliner.

Gérard MAYEN